

descendre jusqu'au fleuve, qui sillonnent les navires arrivant d'Europe—sa largeur et son dégagement permettent de voir, par-dessus les îles de la terre ferme distante de plus d'un mille, les riches paroisses depuis Saint-Lambert (à trois milles de l'Hôtel-de-Ville) jusqu'au-dessus de Longueuil ; et, dans le lointain, se confondant avec le ciel bleu, les montagnes de Belœil et autres.

## JOURNAL FAVORI

Les aimables enfants ont abandonné leurs jeux, parce que leur journal aimé vient de leur parvenir.

Savez-vous bien, mes petits chéris, que l'on pourrait vous reprocher gravement ce que vous avez fait là ? Pourquoi vous êtes-vous fait photographe avec ce journal en mains, si ce n'est pour lui faire de la réclame ? Et la réclame n'est-elle pas, dans son genre, une sorte de *chantage* ?

Votre intention est bien évidente : vous voulez forcer la main aux parents, afin que tous s'abonnent au MONDE ILLUSTRÉ, et qui plus—ou pis— est, vous voulez que l'on dise comme vous : que LE MONDE ILLUSTRÉ est le journal favori de nos excellentes familles canadiennes-françaises.

La pureté de votre intention vous vaut votre pardon : quant à nous, nous ne pouvons vous pardonner, puisqu'il n'y a aucune faute pour nous ou à notre égard ; mais nous pouvons et nous devons vous dire du fond du cœur : Merci !

## LE KLONDIKE

Ce n'est plus l'Eldorado ni la Californie que l'on évoque aujourd'hui pour désigner un pays où l'or pousse comme les cailloux ici : on dit couramment le Klondike.

Ce n'est que depuis l'année dernière—1896—que l'on connaît les richesses incalculables du haut Yukon : jusque là, on avait bien trouvé de l'or en remontant ce fleuve, mais les chercheurs n'avaient pas été assez haut.

Un savant de Montréal, malheureusement trop peu connu à cause même de sa modestie, modestie si grande qu'elle lui a fait préférer se consacrer aux rebuts de la société (les enfants de la Réforme) plutôt que d'accepter les honneurs et le fardeau de l'épiscopat ; ce savant, versé dans la géologie tout autant que dans d'autres sciences, me disait un de ces jours :

“ Tout le territoire de l'Alaska est pour ainsi dire tel qu'il s'est formé lors des grands cataclysmes qui présidèrent à la formation de la croûte actuelle du



globe ; aussi, est-il facile de comprendre que l'or se trouve à fleur de terre ou à une très petite profondeur. Tandis que de notre côté des Montagnes Rocheuses, les terres apportées par les eaux, les sédiments, ont comblé des vallées profondes, couvrant des bassins entiers en surélevant les ruisseaux, les rivières, les fleuves, dont on ne retrouverait les lits primitifs qu'à des profondeurs parfois immenses. Ce qui rend, vous le comprenez, la recherche de l'or très difficile de ce côté-ci des montagnes.”

Mais aller au Klondike n'est pas chose facile : nos lecteurs l'admettront, non seulement d'après ce que tous les journaux en ont dit, mais d'après les photographies exactes que nous publions aujourd'hui.

Les deux routes adoptées jusqu'à ce jour, ont été :

par le Yukon, la plus sûre, mais la plus longue, la plus coûteuse ; ou par terre, en passant par Juneau, Dyea, d'où l'on gagne la fameuse passe Chilkoot, à trois mille sept cents pieds au-dessus du niveau de la mer. L'ascension et la descente de cette passe sont également dangereuses.

Tant que les gouvernements du Canada et des Etats-Unis n'auront pas construit une voie quelconque, chemin de fer ou route sûre, ce sera fort dangereux de s'exposer à ce voyage. Rien ne dit non plus que ceux qui se rendront dans ces régions dès que le temps le permettra, pourront y trouver quoi que ce soit : on s'est déjà partagé les terres, de puissantes compagnies se sont créées achetant des lots considérables— il ne restera pas grand'chose pour les simples particuliers sans argent.

Aujourd'hui, celui qui veut tenter la fortune au Klondike doit être riche : restons donc dans notre belle province de Québec, c'est plus sain que d'aller semer nos os sans profit dans les défilés maudits de là-bas !

FIRMIN PICARD.

## ÉVOCATION

A ma sœur

Au crépuscule, dans un parterre, les fleurs les plus brillantes se confondent peu à peu avec le feuillage et disparaissent. La blancheur des lis résiste seule au ténèbres, et, dans la nuit même, ils sont visibles. Ainsi en est-il des purs et innocents souvenirs d'enfance : le temps, en fuyant, loin de les effacer, les ravive et donne à leurs parfums le don de consoler et de charmer les cœurs.

Nous partions en vacances, nous aussi autrefois, t'en souvient-il, ma sœur ? Quelles gaies promenades ! Quels jours ensoleillés ! Il n'en est plus ainsi à présent, la lutte pour l'existence ne nous en donne pas le loisir. Nous avons traversé un grand malheur... la Providence nous a, heureusement, laissé notre mère chérie...

“ Si tu veux, nous irons où l'on trouve des roses, Pour jeter du bonheur à chacun de ses jours. Nous irons dans un bois plein de fleurs, si tu l'oses, Et nous lui chercherons tant, tant de belles choses, Qu'à force d'être heureuse, elle vivra toujours.”

Il y a bien longtemps que se sont envolées ces heures charmantes dont je veux te parler, ma sœur ; j'ai oublié nombre de joies et de douleurs qui me sont advenues depuis, mais cette première promenade en voiture, cette arrivée chez la bonne tante Clarisse que tant nous aimons, tout cela est resté peint dans ma mémoire de si fraîches et si vives couleurs, que rien n'a pu les effacer ; rien ne les effacera jamais.

Cette fois-là, nos premières vacances, nous avions fait le trajet en voiture avec notre mère ; nous arrivions au point du jour dans une belle campagne endormie. Quelle joie... bientôt nous y serions. Aux montées, nous poussions de toutes nos forces les pans de la voiture, croyant que nous aidions beaucoup le cheval. Quelquefois, nous descendions et nous courions sur les accotements de la route, cueillant des marguerites dans le court gazon qui bornait le chemin. Un léger papillon, aux ailes azurées, me faisait jeter des cris de joie, à moi, pauvre petite pensionnaire, prisonnière depuis trois longues années dans les murs sombres d'un vieux couvent—sauf une heure de promenade le jeudi dans les rues les plus solitaires d'une petite ville acadienne— ; aussi, ce matin-là, je respirais avec délice le grand air des champs.

Enfin, à l'horizon d'une grande et fertile plaine, et s'élevant au-dessus des arbres comme un oiseau qui regarde du haut de son nid, apparaissait la flèche aiguë de l'église paroissiale, surmontée d'un paratonnerre. La route descendait : le cheval galopait presque et, enfin, nous entrions à grand bruit dans le petit village tant aimé des touristes et dont on a écrit :

... séjour rempli de charmes,  
Ton ciel si pur fait rêver le bonheur...

Le fringant “ Dixy ” s'arrêtait devant la longue e

basse maison aux jalousies vertes, précédée d'un vaste jardin éblouissant de fleurs. Il était exquis ce jardin : les feuilles, lavées par la rosée, luisaient bien vertes : dans les corbeilles, les roses ouvraient leurs calices et nous enveloppaient de leurs doux parfums ; des oiseaux volaient et chantaient sous les branches— nous souhaitant la bienvenue.

Sur la galerie bonne tante nous attendait, souriante et fière. Nous courions nous jeter dans ses bras caressants et c'était des tendresses, des causeries à n'en plus finir, des promenades à travers les champs, enfin des jours de bonheur du rose le plus tendre. Que de semaines paisibles passées sous ce toit béni ! Et lorsque cette douce protectrice me disait : “ Gazouille, Fauvette, profite des vacances, reviens toujours à l'ancien nid ; aime-moi bien, je ne serai pas toujours là.” Ceci me paraissait un conte des plus invraisemblable.

Amère illusion ! douce confiance !... Que de souffrance je vous dois... Quand reverrai-je ces murs qui sont maintenant imprégnés pour moi de ce parfum que laissent sur leur passage les amis disparus à jamais ?

Jamais peut-être ; cette demeure à demi fermée semble attendre triste et désolée les fêtes qu'elle voudrait revoir,—et les maîtres absents qui ne reviennent plus !

Il ne me reste de souvenirs tangibles de ma tante la plus chère et la mieux aimée qu'un petit livre d'heures et une antique horloge. Je la remonte tous les soirs en songeant à cette bienfaitrice protectrice qui m'affectionnait tant, en songeant à cette époque où tout m'amusait, alors que je n'entendais pas encore, dans l'inexorable tintement de l'heure, la voix et les pas du temps qui nous emporte et moissonne sans pitié tout ce que nous aimons sur la terre.

Fauvette

## LÉGENDES HONGROISES

Convertis tardivement à la doctrine du Christ, les Hongrois ne l'ont embrassée qu'avec plus d'ardeur ; leurs sentiments chevaleresques, leur besoin d'idéal, leur esprit d'équité trouvaient à se satisfaire dans la foi catholique qui fit de rapides progrès et jeta de profondes racines dans la vie du peuple.

La Hongrie compte plus d'un roi et plus d'un héros que l'Eglise place au nombre des saints, leur vie appartient à l'Histoire. C'est dans la puszta que l'on cueille les plus belles légendes en faisant causer les pasteurs et les paysans ; tous ces contes portent l'empreinte du caractère magyar ; les uns sont touchants, d'autres spirituels, et même ceux dont les héros n'ont pas vécu en Hongrie, ont revêtu une couleur locale faite pour plaire à l'imagination populaire.

Nous nous promettons d'en donner de temps à autre.

## LE CHEVAL ET L'ÂNE

Un jour que Jésus se promenait dans la puszta, il arriva devant une rivière qu'il voulait traverser. Non seulement il n'y avait pas de pont, mais pas même une barque ni le moindre radeau.

En regardant autour de lui, Jésus aperçut un cheval et un âne ; il s'adressa d'abord au cheval et lui demanda s'il ne voulait pas l'aider à traverser la rivière.

—Non, certes, je ne vous transporterai pas, j'ai faim et j'aime mieux me rassasier.

—C'est bien, mange jusqu'à la fin des siècles, dit Notre-Seigneur, mais jamais tu ne seras rassasié !

Alors il s'adressa à l'âne qui, sans la moindre hésitation, tendit son dos et fit traverser la rivière au voyageur.

—Puisque tu as été bon envers moi, dit Jésus, je te bénirai, et partout où tu te trouveras tu pourras satisfaire ton appétit, la moindre des choses servira à te rassasier.

Et il en fut ainsi ; le cheval, que Jésus avait maudit, mange le jour et la nuit sans avoir jamais assez, tandis que l'âne, si peu qu'il mange et si mauvaise que soit sa nourriture, en est toujours content et son appétit est toujours satisfait.

E. HORN.

Lauréat de l'Académie Française.